

# D'un sociogramme l'autre. De la France comme État à l'état de la France

Pierre Popovic

Volume 58, numéro 3, 2022

Relire Claude Duchet. Cinquante ans de sociocritique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1099179ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1099179ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popovic, P. (2022). D'un sociogramme l'autre. De la France comme État à l'état de la France. *Études françaises*, 58(3), 97–116. <https://doi.org/10.7202/1099179ar>

Résumé de l'article

Après avoir mis en évidence les interactions entre le roman *Colette Baudoche. Histoire d'une jeune fille de Metz* (1909) de Maurice Barrès et l'imaginaire social des années 1870-1914-1918, après avoir pris appui sur un sociogramme de *la France comme État* proposé en 2005 par Claude Duchet, cette contribution dégage l'évolution d'un sociogramme de *l'état de la France* à partir de textes et de moments s'étageant de la Révolution française à nos jours. Les principales étapes en sont Waterloo et Hugo, Fantine et Hugo, Jeanne d'Arc et Michelet, Henri-Dominique Lacordaire et Marie-Madeleine, *Colette Baudoche*, Barrès et le revanchisme, *Le silence de la mer* (Vercors) et la Libération de Paris (vue par Charles de Gaulle), les « Trente Glorieuses » (Jean Fourastié), l'idéologue du grand remplacement (Renaud Camus) et la montée contemporaine de l'extrême droite (Le Pen, Zemmour et consorts).

# D'un sociogramme l'autre

## De la France comme État à l'état de la France

PIERRE POPOVIC

Claude Duchet et Isabelle Tournier définissent le sociogramme comme un « “ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, aléatoires, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel”<sup>1</sup> ». Par exemple, consécutif à un déplacement qui fait que la pauvreté devient au siècle de Victor Hugo « la question sociale » et non plus une question de charité, le sociogramme de la pauvreté au XIX<sup>e</sup> siècle a pour noyau oxymorique « pauvre, mais honnête ». Autour de lui gravitent des représentations explicitement conflictuelles, telles « généreux, mais voleur », « riche, mais avare », « aristocrate, mais sans fortune », « misérable et glorieuse »<sup>2</sup>, lesquelles forment des constellations parfois éphémères, parfois de moyenne durée, avec lesquelles le texte littéraire entre en interaction selon la manière qui lui sied.

Dans une étude prototypique datée de 2005, Claude Duchet se demande ce que pourrait être l'espace du « sociogramme de la

1. « Sociocritique », dans Béatrice Didier (dir.), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Presses universitaires de France, t. III, 1994, p. 3572 col. 1. Voir aussi les pages consacrées au « sociogramme » dans Claude Duchet et Patrick Maurus, *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Champion, « Poétiques et esthétiques XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle », 2011, p. 50-58 (« Entretiens de 1995 »), ainsi que l'état présent de la sociocritique publié par Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n<sup>os</sup> 151-152 (« Anthropologies de la littérature »), décembre 2011, p. 7-38.

2. Voir Jean-Paul Aron (dir.), *Misérable et glorieuse. La femme du XIX<sup>e</sup> siècle* (1980), Bruxelles, Complexe, 1984.

France<sup>3</sup>». Prenant pour corpus témoin des œuvres de Victor Hugo et de Jules Michelet, il se donne pour but de l'esquisser. Un tel espace « caractéris[e] une culture donnée [...] à un moment donné », laquelle repose sur « la représentation d'un peuple ou d'un pays par lui-même, la conscience qu'il en a, qu'il veut en avoir ou qu'il en propose, par l'intermédiaire de ses œuvres, on n'a que l'embarras du choix<sup>4</sup> ». Et, à des fins de démonstration provisoire, il prélève dans les massifs des deux écrivains un tissu de représentations sous tension et de « termes conflits » circulant dans l'espace susdit et lui fournissant sa consistance. Les lectures entreprises dégagent des couples matriciels tels « Pays et Patrie », « État et Nation », « République et Démocratie », « Territoire » et terroir, des « terme[s] qui fâche[nt] » tels « Génie français » et « Révolution », des mots qui sont à eux seuls tout un programme (ou un sociogramme collatéral), tels « Peuple » et « Paris ». Sur les bas-côtés de ce répertoire toujours mouvant figurent des objets discursifs définitivement, ou pour quelque temps, déclassés, dont un bon nombre est promis aux futurs manuels d'histoire<sup>5</sup>. Les regards de Hugo et de Michelet s'accordent pour avancer et soutenir que l'avènement de la « République universelle » est la « vocation de la France ».

L'étude proposée reste manifestement une amorce et son thème est étroitement lié aux circonstances<sup>6</sup>. D'un point de vue extérieur, et actuel, ceci peut être avancé. D'une part, si la période examinée est le XIX<sup>e</sup> siècle avec Hugo et Michelet pour éclaircisseurs et prophètes, il est quelque peu périlleux de l'agrandir au « large XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui va de la fin de la Révolution française jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale », non sans avoir pour surgeons contemporains des

3. Claude Duchet, « Quand la France était dans l'Europe (2005), inédit », dans Claude Duchet et Patrick Maurus, *op. cit.*, p. 235-240.

4. *Ibid.*, p. 236.

5. Apparaissent ainsi « Restauration », « Les Trois Glorieuses », « 1832 », « Juin 48 » et quelques autres.

6. Ces renseignements viennent des archives personnelles de Patrick Maurus, lequel, dans une notice introductive qui ne fut pas publiée, donne ces précisions : « Cette interrogation sur l'Europe [...] se fait au moment où le sociogramme de la France est en cours de réactivation. La France n'était plus une question, mais elle se trouve réinterrogée par l'Europe, qui est elle-même interrogée. Il existe bien une Europe, mais nous en avons tous des définitions conflictuelles, et ce conflit rejaillit désormais sur la France. Jusqu'ici la France n'était pas discutée en tant qu'État, maintenant l'Europe la force à se poser la question. Et il était passionnant d'en discuter avec les Allemands qui savaient tous ce qu'était l'Allemagne à l'époque de sa division, mais qui doivent maintenant se poser à nouveau la question. »

similitudes avec le « début d[un] xxi<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> ». D'autre part, le noyau oxy-morique du sociogramme de la France n'est pas défini, pas plus que le mouvement global qu'il aurait pu connaître. En clair, ce sociogramme est donc incomplet. Vu l'attention de base portée au xix<sup>e</sup> siècle, il est fort probable que des couples antagonistes tels « Empire / Monarchie », « Empire / République », « Révolution / Religion<sup>8</sup> » ou « Religion / Laïcité », et d'autres encore, seraient ultérieurement apparus dans la queue de la comète observée.

Mais un sociogramme, voisin en quelque sorte, squatte l'histoire de la France de 1789 à nos jours tout autant que sa littérature. S'il a tantôt des saillies incandescentes, tantôt des phases d'apparition plus discrètes, il traverse bel et bien la modernité et la postmodernité françaises et est traversé par elles. Branché sur cette histoire, non sans quelques incohérences au gré des remous qui l'agitent, ce sociogramme n'est pas celui de *la France en tant qu'État*, exploré par Claude Duchet. L'objet qu'il expose, lui, est celui de *l'état de la France*, ce qui est tout autre chose. De ce point de vue, il s'avère corrélé à la guerre, la guerre toujours recommencée, avec toutes ses implications. Il embrigade des images, et guère de concepts. Il se nourrit volontiers de pathos et d'une érotisation des valeurs morales. En fournir ici une présentation globale achevée n'est pas réalisable, mais il est possible de rapailler des escales, des créations actives, des représentations contradictoires, des éléments de pensée, pour proposer une image plausible de ce sociogramme.

En 1909, Maurice Barrès fait paraître *Colette Baudouche*<sup>9</sup>, un roman dont l'action se passe en 1907 et qui a pour cadre principal la ville de Metz. Décrits avec soin, les vestiges et les traces du passé sont donnés pour indiciels d'un art de vivre messin (et lorrain), considéré comme l'échantillon d'une civilisation exceptionnelle, celle de la France. L'incipit du roman souligne la séduction qui en dérive : « Il n'y a pas de ville qui se fasse mieux aimer que Metz » (CB, 13). Tout en elle

7. Claude Duchet, « Quand la France était dans l'Europe (2005), inédit », *loc. cit.*, p. 235. – Pour la petite histoire, il faut rappeler que le résultat du référendum français sur la Constitution de l'Europe du 29 mai 2005 fut net : rejet par cinquante-cinq pour cent des suffrages exprimés.

8. Voir le conventionnel G. et Monseigneur Myriel (dans *Les misérables*).

9. Maurice Barrès, *Colette Baudouche. Histoire d'une jeune fille de Metz* (1909), Paris, Livre de Poche, 1968. Désormais abrégé CB suivi du numéro de la page. Le roman est précédé d'une dédicace de l'auteur « À la Bibliothèque municipale de Metz » datée « Décembre 1918 » (p. 7-9), suivi d'un petit discours intitulé « Aux orphelines d'Alsace-Lorraine » daté « 24 juin 1904 » (p. 139-145) et d'un discours prononcé « [a]u mois d'août 1911, sur l'invitation des chefs de la résistance lorraine » (p. 147-157).

fait sens pour qui sait frémir<sup>10</sup> : «[S]a cathédrale, l'Esplanade, les rues étroites aux noms familiers, la Moselle au pied des remparts», les «villages» avoisinants et, surtout, ses habitants, qualifiés de «vieux civilisés, modérés, nuancés, jaloux de cacher leur puissance d'enthousiasme» (CB, 13). Mais il y a vingt-sept ans, depuis la cuisante défaite française lors de la guerre de 1870, que la ville est occupée. L'Alsace-Lorraine est en effet devenue un territoire de l'Empire germanique depuis le traité de Francfort du 10 mai 1871.

Frédéric Asmus, dont le nom évoque celui d'un grand humaniste de la Renaissance connu pour son européisme et son cosmopolitisme (Érasme), est un jeune professeur frais sorti de l'Université de Koenigsberg, type même du «grand et vigoureux jeune Allemand» (CB, 20). Il a laissé une fiancée là-bas, «une femme de vingt-cinq ans, une belle Walkyrie» (CB, 29). Il compte sur son travail d'enseignant en Lorraine pour apprendre à mieux parler le français et pour acquérir de la maturité en vue de son futur mariage, car «le mari [doit être selon lui] supérieur à la femme» en sorte «que celle-ci trouve en lui, chaque jour, des motifs nouveaux de l'estimer et de s'enorgueillir» (CB, 29). Il loue une grande chambre meublée dans une maison bien située (vue sur la Moselle et ses quais), tenue par une jeune femme, Colette Baudoche, et sa grand-mère.

Au départ, Asmus partage la vision pangermaniste de ses collègues professeurs. Il a du plaisir à chanter avec eux la «Chanson du Rhin». Mais ils ont beau descendre du Siegfried des *Nibelungen* et de Schiller et se juger admirables, rien n'y fait. Les Lorrains évitent les «Schwob<sup>11</sup>», refusent de les saluer et, au lieu de parler allemand, usent entre eux d'un patois lorrain qu'ils n'entendent pas. Asmus en est choqué, d'autant plus que, un jour, un enfant qui vient de tomber refuse son aide et ses soins, car il est «le Prussien de chez Mme Baudoche» (CB, 37), dont le nom contient en hypogramme le mot «boche» – le nom «Baudoche» est celui d'une famille illustre de Metz. Il tient alors les Alsaciens et les Lorrains pour des «chauvin[s]» (CB, 67).

Il va cependant changer d'avis à mesure qu'il trouve des qualités à ses hôtes, et d'abord chez Colette qui a «le don de plaire et d'éveiller un sourire sur le visage de tous ceux qui la regard[ent]» (CB, 42-43).

10. Ceci est un vers de Jean Follain, légèrement retouché («Tout fait événement pour qui sait frémir»).

11. Usité en Alsace et en Lorraine, le nom «Schwob» est devenu un substantif péjoratif pour désigner les Allemands. Il est souvent utilisé dans le roman.

Bientôt, au lieu de rejoindre ses compatriotes et leurs bières en ville le soir, il fait un « bout de causerie » (CB, 43) avec les deux femmes, améliore son français grâce à elles, s'intéresse à tout avec curiosité, pose des questions sur le mobilier, écoute l'histoire de la ville qu'elles lui racontent, entend sans sourciller leurs critiques sur l'architecture et les ornements germaniques de la gare, apprend grâce à elles à connaître le vieux Metz, trouve à la ville une « grande dignité » (CB, 50). Le narrateur résume : « Il entrevoyait une civilisation nouvelle pour lui, et toute fière » (CB, 46). Tiré vers le haut, Asmus, donc, se civilise, en même temps qu'il découvre que la culture excède le milieu du collège et de l'université, ce que la voix narrative commente en ces termes : « M. le professeur n'avait jamais rencontré que des citernes, et maintenant il voit jaillir une source » (CB, 54). Fort de quoi, il passe Noël avec les deux femmes.

Un groupe de Messins fait venir chaque hiver un conférencier de Paris. Tous ceux « qui gardent le souvenir de la France » y assistent (CB, 57). Cette année-là, le thème est « Les soldats glorieux de la Lorraine » et, comme toujours, il est développé en un « beau langage » duquel émane une « atmosphère [...] que les Allemands ne peuvent pas respirer » et qui contribue à faire naître un « sentiment d'ordre religieux » (CB, 59). Asmus sort touché de la conférence, mais mal ; dans « les grâces de la pensée », il n'a vu que des « vertus » liées « dans la nation française par les loisirs de la richesse » (CB, 62). En contrepartie, il voudrait faire voir aux deux Françaises « le profond sérieux germanique » (CB, 63), mais il échoue, car elles ne frémissent pas comme il l'attendait lors d'une visite de l'Empereur et de la famille impériale. Le narrateur envie la « vaste unité spirituelle » des Allemands, unité dont « le chef de leur race » est l'héritier et le garant (CB, 68-69). Déçu, Asmus se laisse aller à une beuverie entre collègues – la célèbre bière « Salvator » est arrivée – et rentre ivre chez les Baudoche. Faute de goût, assurément. Il s'en voudra, cherchera à se faire pardonner, y parviendra. Elles l'envoient découvrir Nancy. La place Stanislas lui fait grand effet. Il mûrit, se police, « se sent devenir gentilhomme » au contact de cette France dont il ignorait qu'elle lui ferait sentir tout « ce qu'il y a d'embrouillé dans la civilisation allemande » (CB, 80). Il en vient à savoir « distinguer ce qui est pittoresque de ce qui est beau » (CB, 80). D'ailleurs, c'est bien simple, il doute désormais de la qualité de la bière allemande à telle enseigne que son « cœur l'emporte » (CB, 79) bientôt vers la jeune Colette. Il voyage dans le pays messin, est séduit

par « l'accent railleur et gentil des jeunes filles, de qui la halette, sous l'immense soleil, voile la figure » (CB, 86). Il s'emballe. Ébahis qu'il veuille préserver l'apprentissage du français et qu'il soutienne que Napoléon I<sup>er</sup> a fait de bonnes choses pour l'humanité, ses collègues professeurs s'inquiètent. L'un d'eux, pangermaniste radicalisé, l'accuse d'être devenu « un tenant de la culture française » (CB, 93) et l'affronte avec des arguments douteux : « Leur langue est claire, parce qu'ils ne vont jamais au fond des choses » ; « [s]i nous n'y prenons garde, ce pays risque de nous énerver » (CB, 93). Il ne cède pas et prendra la défense de Français pris à partie par de jeunes Allemands parce qu'ils ne parlent pas la langue de Goethe et de Bismarck. Ses relations avec les Baudoche et, surtout, avec Colette, sont bientôt au beau fixe. Oubliant Koenigsberg et sa wagnérienne Walkyrie, il demande à la jeune fille si elle veut bien devenir sa femme. La mère-grand ne serait pas contre. Colette demande un mois de réflexion. Il part donc pour un mois, le temps de régler les choses en Prusse-Orientale, sur les bords de la mer Baltique, laquelle ne refroidit pas ses sentiments à l'égard de la jeune Lorraine. Celle-ci, en revanche, lui a trouvé des qualités, mais bute toujours sur ceci : « C'est bien dommage qu'il soit Allemand ! » (CB, 123). Elle l'a trouvé loyal et bon garçon, mais elle est « une petite Française de la lignée cornélienne, qui, pour aimer, se décide sur le jugement de l'esprit » (CB, 125), une Chimène jeune somme toute. Il y aura messe, aussi, à la cathédrale. Sûr de son fait et de son pédigrée, Frédéric Asmus revient plus tôt que prévu, frétilant d'espoir conjugal. Il assiste à la messe avec Colette et sa grand-mère. L'évêque se prend si bien pour Bossuet (CB, 132 et suiv.) que chacun pense à ses défunts, aux vies brisées, à l'humiliation : « Les morts se lèvent de leurs sillons » ; « s'ils sont venus, ces Messins, dans la maison de l'Éternel, c'est d'instinct pour s'accoter à quelque chose qui ne meurt pas » (CB, 131-132). Sans doute, ils ressusciteront, tous ces braves, mais il y a que pour « les gens de Metz [...] l'idée de résurrection se double d'un rêve de revanche » (CB, 133). La jeune femme écoute tout, regarde tout, s'émeut de tout, « subit en pleurant toutes les puissances de cette solennité » (CB, 134). Bien mieux, « [e]lle repose, elle baigne dans les grandes idées qui mettent en émoi tout le fond religieux de notre race » (CB, 134). Frédéric Asmus ne s'en rend pas compte, mais ses affaires vont mal. Il y a entre elle et lui, dit le narrateur, non plus une « question personnelle, mais une question française » (CB, 135). Les voici tous deux dehors. Transcendée par l'appel de la patrie reconnaissante, Colette éconduit le descendant

de Werther: « Monsieur le docteur, [...] je ne peux pas vous épouser. Je vous estime, je vous garderai une grande amitié; je vous remercie pour le bien que vous pensez de nous. Ne m'en veuillez pas » (CB, 136). Il cramoisit, salue et s'en va. Barrès rompt alors sa convention narrative. Il parle au jeune Allemand, il parle à celle qui continuera de « soigner les tombes », il parle à la jeune Lorraine, et lui dit de toujours garder « le pur langage de [s]a nation » (CB, 137).

*Colette Baudoche* est le modèle haut de gamme du roman nationaliste revanchard que l'imaginaire social adoube dans les années qui précèdent la Grande Guerre (1914-1918). Les cinq dimensions sociosémiotiques de cet imaginaire (narrativité, cognitivité, poéticité, théâtralité, iconicité) sont sollicitées et activées, ce qui peut se résumer comme suit.

Deux grands récits de légitimation positifs, le catholique et le national, sont pris en écharpe par le roman. Ils combattent un récit externe, pangermaniste, qui s'appuie sur une supériorité militaire et, du point de vue des envahisseurs, culturelle. Au cœur de ce récit, l'amputation d'une partie du territoire français (Alsace, Lorraine) équivaut à une blessure d'honneur<sup>12</sup>.

Deux savoirs sont principalement valorisés et confrontés : l'histoire et la culture, et à ce jeu de rivalité, la jeune Messine l'emporte sur le brave Asmus, qui n'a qu'un défaut, mais énorme, celui d'être allemand. À une occasion cependant, le narrateur concède que les Allemands ont des compétences supérieures sur le plan technique et administratif (en clair, leur armée, jusqu'ici, est mieux équipée et organisée, et ils ont un empereur).

Tant le narratif que le cognitif développent par l'intermédiaire d'un narrateur une imagologie dépréciative accolée aux Allemands, c'est-à-dire à l'Allemand « classique », ou typique. Celui-ci est prétentieux. Il n'a aucun goût, ni du côté de l'architecture, ni du côté de l'habillement. La gare de Metz est une solide horreur, son style est « *colossal* » (CB, 16) et son aspect « puissant [...], mais informe » (CB, 20-21). Frédéric est mal vêtu<sup>13</sup>; il mange « de la charcuterie » et boit « de la bière » (CB, 28). Il ignore l'idée même de nuance, est pataud, indiscret, suffisant,

12. Dans la logique du roman, c'est Colette qui sauve l'honneur de la patrie : « [U]ne jeune fille a choisi la voie que lui assigne l'honneur à la française » (CB, 137).

13. Le pauvre est donné pour typique (au sens courant du terme, non au sens que lui donne Lukàcs) et présente un rien de traits communs avec le jeune Charles Bovary : il est « coiffé d'un feutre verdâtre, et vêtu ou plutôt matelassé d'une redingote universitaire »



épais dans le genre « animal de la grosse espèce » (CB, 31) avec une tendance brutale à commander<sup>14</sup>. Intellectuellement et, quoi qu'il en dise, culturellement, il est lent et ne fait pas le poids devant un conférencier français. D'un entregent nul, toute urbanité lui est inconnue. Il vit sans art de vivre. Atteint par la « folie des grandeurs » (CB, 17), il a cherché à imiter Versailles. Le résultat est atroce. Même la nature lui est étrangère. Quand ils se promènent, ces « mangeurs de choucroute » ne sont intéressés que par les lieux où ils ont fait la guerre, méprisant la beauté des paysages. Leur « spiritualité » est à l'image de leur gare, lourdingue. Asmus coche toutes les cases, comme on dit aujourd'hui. Même rendu plus policé et fin grâce à ses deux pédagogues lorraines, il reste un « Schwob » et le membre d'une nation qui a humilié la France. Son épaisseur mentale se mesure au fait que c'est au milieu d'un cérémonial de vénération des âmes mortes que ce « frivole » (CB, 135) vient demander sa main à une jeune fille qui pleure les défunts. « Au son de la musique liturgique », un immensurable barbare « rêve de plaisirs » physiques (CB, 135).

Sur le plan de la poéticité, l'écriture a du répondant. Outrée ou ironique quand elle aggrave l'imagologie courante des Germains, elle est pleine de ressources rhétoriques étincelantes quand elle évoque Metz, la Lorraine et leurs habitants, quand elle projette la patrie dans le temps (« de Clorinde et des fameuses guerrières » [CB, 137] aux soldats du temps qui vient), quand elle marie la soif de ressusciter et les feux du revanchisme. Métaphores et métonymies, oxymores (« [m]éلودie [...] de terreur », CB, 133) et scansions rythmiques sont enrégimentés d'un seul élan pour ensanglanter le souvenir des soldats morts et le transformer en « fête » (CB, 136) : « Les regards ne peuvent se détacher des lumières du cercueil. Quoi ! cette douloureuse armée est devenue une centaine de vives flammes sur les fleurs d'un catafalque ! » (CB, 132). Par l'entremise d'une aura historico-mystique, la prose de Barrès, indigeste et d'un baroque mortifère insupportable à partir du moment où l'on sait à quoi elle conduira, lègue en conjoncture une base efficace aux va-t-en-guerre et aux nationalistes avides de « descendre dans l'arène<sup>15</sup> ». Ce n'est pas toujours le cas, mais ce l'est souvent : il

(CB, 20) et il a tout d'« un Prussien aux grosses bottes entretenues avec de la graisse rance » (CB, 27).

14. Ce *topos* atteindra son acmé dans *La grande vadrouille* de Gérard Oury (1966).

15. Dans sa *Trahison des clercs* (Paris, Grasset, 1927), Julien Benda glisse perfidement ces mots dans une parenthèse : Barrès « se donnait proprement pour un penseur qui daigne

advient aussi que les descriptions précises et inspirées des paysages de la Lorraine soient embrigadées dans le climax militariste<sup>16</sup>. Sur ce plan, Alain Brossat juge ces tableaux vivants à raison de la patine de leur écriture : « Si quelque chose devait survivre à la débâcle du kitsch barrésien, ce serait peut-être cet élément : l'invention du paysage comme motif identitaire, patriotique, comme économie morale, dans sa relation indéfectible à une histoire partagée. L'idée (que l'on va retrouver chez les Straub<sup>17</sup>) que non seulement le paysage a une histoire, mais qu'il est histoire, qu'il est, tout simplement, un autre visage de l'Histoire, avec une majuscule<sup>18</sup>. »

Les deux dernières dimensions sociosémiotiques sont elles aussi très loin d'être désœuvrées. Préparée par une isotopie de la mort qui vogue au fil de la prose, la théâtralité du texte atteint son acmé dans la fête des morts dont les préparatifs amorcent l'explicit. Des jeunes filles, dont la « cornélienne » Colette, prennent en charge la scénographie et décoorent la cathédrale de guirlandes, comme c'est de coutume au mois de septembre en souvenir du siège de la ville. Elles ont été invitées à faire ce travail par « les Dames de Metz »<sup>19</sup>, lesquelles sont une dizaine, désignées par le narrateur comme « une espèce d'aristocratie » (morale) (CB, 126). En ville, leur nom seul les nimbe d'une constance admirable. Elles entretiennent la mémoire de la ville et de ses martyrs,

descendre dans l'arène » (p. 44). À ses yeux, Barrès est coupable d'avoir renié la culture, la pensée spéculative et la méditation pour se jeter dans les « passions politiques » (Barrès participa activement à la campagne boulangiste), d'être passé des lieux de savoir à la place publique et d'avoir fait sienne une « posture de clercs guerroyants » (p. 45).

16. Voici un exemple de ce genre de glissement. Après le récit d'une promenade que Frédéric Asmus fait dans la campagne autour de Metz (CB, 83-84), le narrateur passe à quelques questions oratoires, puis glisse de la nature à des mots qui évoquent la guerre : « Les noms de nos villages prenaient-ils pour lui cette sonorité tendre et profonde, à la Mozart, qui nous touche l'âme ? Savait-il déchiffrer l'écriture mystérieuse que tracent nos arbres légers et leurs feuillages amenuisés dans notre atmosphère bleuâtre ? Une pensée délicate, épurée, solitaire, s'élève avec leurs branchages. Ces bois paisibles, qui ne savent rien d'aucune querelle, nous donnent une vive image du devoir, tel que l'accomplit une belle plante humaine, une riche et saine nature, au milieu des maîtres injustes. Leçon utile aux vaincus ; notre digne rôle, c'est d'épanouir quand même nos puissances et de les faire, au mieux, admirables, dussent-elles n'avoir aucun digne admirateur » (CB, 84-85).

17. Jean-Marie Straub et Danièle Huillet sont cinéastes. L'un de leurs films, *Lothringen!* (1994), est inspiré de *Colette Baudoche*.

18. Alain Brossat, « Barrès ou la nationalisation du paysage », *Appareil*, n° 11 (« L'espace et l'architecture : état des lieux »), 2013, § 13 (disponible en ligne : [journals.openedition.org/appareil/1794](http://journals.openedition.org/appareil/1794), page consultée le 31 décembre 2022).

19. Des femmes qui se font appeler « les Dames de Metz » vont chaque début de septembre suspendre des couronnes de fleurs au monument funèbre de Chambières, lequel deviendra nécropole nationale en 1918.

ainsi que le souvenir solennel du 7 septembre 1871<sup>20</sup>, jour où quarante mille Messins «se rendirent, la croix catholique en tête, au milieu de la stupeur des Allemands, à Chambières, devant le monument que les femmes de Metz offraient aux soldats français morts dans les batailles du siège» (CB, 127-128). Les tirades du passé résonnent encore dans les scènes d'aujourd'hui. L'exaltation religieuse se fond dans la vénération rêveuse des souffrances de la guerre. Orgue petit, chanteurs lointains, évêque prosterné, ombres tutélaires, tout s'anime et prend double sens : le passé est présent, le mort est vivant, le Moyen Âge et les «vieilles cantilènes» (CB, 132) offrent la puissance de leur paix, les «vieilles croyances» (CB, 132) retrouvent une jeunesse inattendue. Mais s'il fait fond sur un commerce des esprits, ce théâtre se montre étrangement messianique. L'ange d'hier fait place en douce au soldat d'un demain qui perce déjà dans l'aujourd'hui. Voici deux exemples, parmi d'autres, de cette dérive. La lecture de l'*Épître* est tout sauf innocente : «Admirable morceau de circonstance, car il raconte l'histoire des Macchabées, qui moururent en combattant pour leur pays et que Dieu accueillit, parce qu'ils avaient accepté le sommeil de la mort avec héroïsme. C'est le texte le plus ancien et le plus précis où s'affirme la doctrine de l'Église sur les morts. Une grande idée la commande, c'est qu'ils ressusciteront un jour...» (CB, 132). Vient un peu plus loin l'éclat du *Dies iræ* : «Mélodie de crainte et de terreur, poème farouche, il surgit dans cet ensemble liturgique, si doux et si nuancé ; il prophétise les jours de la colère à venir, mais en même temps il renouvelle les sombres semaines du siège. Son éclat aide cette messe à exprimer complètement ces âmes messines, dont les années ont pu calmer la surface, mais au fond desquelles subsiste la première horreur de la capitulation» (CB, 133). Lus en chaire épiscopale avec toutes les vibrations sonores et les scintillements de lumière que l'intimité généreuse de la cathédrale propage, ces deux passages lient la douleur du lointain à la proximité sombre du malheur proche. Les deux traumatismes ne suscitent pas la même désolation. La défaite des Macchabées irradie de sens et de valeurs : mourir pour son pays, être accueilli par Dieu, avoir combattu héroïquement, inspirer par l'exemple une doctrine fondamentale, figurer dans «Le Livre». La défaite de 1870, elle, à la souvenance encore marquée par «l'horreur», loge au creux des cœurs et de la mémoire vive. Néanmoins, l'une et l'autre héritent d'une double

20. Quatre mois après la signature du traité de Francfort.

espérance garantie par l'Église et par le rite même qui est en train de se dérouler. La première est la résurrection, la seconde est la prophétie de « la colère à venir ». Quelques lignes plus loin, les deux vecteurs ne feront plus qu'un. La « grande idée » se marie au désir de vindicte sous l'égide de la justice divine, c'est-à-dire sous l'assurance du fait qu'il y aura une nouvelle vie par-delà l'immense sacrifice de naguère.

Il est donc clair que c'est bien d'une messe dans le plein sens du terme qu'il s'agit dans ces pages, puisqu'une messe perpétue la mémoire du sacrifice du Christ. Mais il est tout aussi clair que c'est aussi d'un appel épiphanique et politique qu'il est question : « [P]our eux [les gens de Metz] l'idée de résurrection se double d'un rêve de revanche. Ils enrichissent de tout leur patriotisme une liturgie déjà si pleine » (CB, 133).

Outre de recourir à de fréquentes procédures d'artialisation des lieux et des cadres de vie (citations d'œuvres et de noms d'artistes ou d'artisans illustres, descriptions d'intérieurs, valorisation du bon goût, commentaires sur les styles et les sites architecturaux, etc.), la dimension iconique se manifeste par la cartographie d'une ville particulièrement faite « pour l'âme, pour la vieille âme française, militaire et rurale » (CB, 13). Deux jeux d'opposition forment une manière de carré symbolique : la splendeur maintes fois soulignée des paysages lorrains s'offre en contrechamp aux « monuments du souvenir [dressés] sur tous les plateaux du pays » (CB, 130), tandis que la cathédrale Saint-Étienne, tout en élan vers le ciel, s'offre en contrepoids historique et spirituel à la gare de Metz, cette chose dont le narrateur dit qu'en elle « rien ne s'élance, tout est retenu, accroupi, tassé sous un couvercle d'un prodigieux vert-épinard » et qu'« [o]n y salue une ambition digne d'une cathédrale, et ce n'est qu'une tourte, un immense pâté de viande » (CB, 16).

---

Le « Livre premier » de la deuxième partie des *Misérables*, intitulée « Cosette », lui est entièrement consacré. C'est qu'il s'agit de relever un défi considérable, rien de moins que raconter l'entièreté d'une bataille, et quelle bataille ! Énorme, gigantesque, destinée à infléchir le cours de l'histoire, et si bien que Dieu lui-même est soupçonné d'être intervenu. Waterloo n'a pas d'égale. Antithèse majeure : au gigantisme de l'événement s'oppose la truculence de son dernier mot, le « merde »

de Cambronne. Impensable cependant de finir comme cela. L'écriture hugolienne lâche les chevaux, plus ce sera énorme, mieux ça ira : « [L]'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne » ; « [f]oudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre » ; « sous l'accablement du nombre, de la force et de la matière, il trouve à l'âme une expression, l'excrément. Nous le répétons, dire cela, faire cela, trouver cela, c'est être le vainqueur<sup>21</sup>. » Et d'ajouter que le « soldat ignoré » n'a pu trouver « le mot de Waterloo » que « par visitation du souffle d'en haut<sup>22</sup> ». Dieu rabelaisien, il fallait oser ! Il le fit. Et tandis que Thénardier joue les charognards sur le champ de bataille dans la nuit qui vient, sous l'effet d'une sorte de corde de tension, la France est « anéantie, mais victorieuse ».

Sand exceptée, les écrivains ont tous représenté la France comme une femme. Elle l'est aussi très généralement sur le plan du langage habituel (« la » France, le prénom France) et sur l'étal des représentations courantes (Marianne). Vu la question traitée, il serait malgracieux de ne pas en appeler à la Fantine des *Misérables*. La première description que le roman donne d'elle l'élève au rang d'icône absolue de la patrie de Molière et de Victor Hugo. Quelque chose d'hollywoodien s'unit ici à la sculpture antique et aux plus douces des *Vierge à l'enfant* de Botticelli : « [L]a peau blanche laiss[e] voir çà et là les arborescences azurées des veines, la joue puérile et fraîche, le cou robuste des Junons éginétiques [déesses de la jeunesse] », à tel point que des amoureux de la perfection auraient entrevu en elle « l'antique euphonie sacrée<sup>23</sup> ». Plus tard vient la déchéance. Pour survivre et envoyer de l'argent aux monstrueux Thénardier qui gardent Cosette, l'ex-grisette vend ses cheveux, ses incisives, son corps. Arrêtée par Javert pour avoir selon lui agressé un bourgeois, elle est sauvée de la prison par monsieur Madeleine, alias Jean Valjean, supérieur de l'inspecteur de police en tant que maire (de Montreuil-sur-Mer). Il la recueille, connaît bientôt son histoire et apprend qu'elle a été injustement mise à la porte d'un de ses ateliers, ce qui entraîna son déclassement social effrayant. Épuisée et malade, la jeune fille-mère, atteinte d'une maladie de poitrine, meurt sous le choc d'une émotion provoquée par Javert. Et le narrateur de s'adresser plus tard à la jeune défunte en ces termes : « Ô sainte fille,

21. Victor Hugo, *Les misérables*, publié par Henri Scepi avec la collaboration de Dominique Mocond'huy, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 340-341.

22. *Ibid.*, p. 341.

23. *Ibid.*, p. 130.

vous n'êtes plus de ce monde depuis beaucoup d'années; vous avez rejoint dans la lumière vos sœurs les vierges et vos frères les anges; que ce mensonge vous soit compté dans le paradis!<sup>24</sup>» Une antithèse majeure conduit son parcours et la donne finalement à voir comme « parfaite, mais assassinée », expression débalancée qui fera plus tard le miel des décadents et inspira des artistes aussi doués que Félicien Rops.

Sur le plan d'un sociogramme qui prendrait en compte *l'état de la France*, la féminisation indiquée ci-dessus s'appuie sur un passé fort riche, inséparable de la religion chrétienne. Plusieurs héroïnes célèbres ont ainsi acquis une place dans la modernité alors qu'elles vécurent dans des temps anciens. Il en est ainsi de Marie-Madeleine, ex-prostituée selon les uns, femme riche et libre selon les autres, parfumeuse, embaumeuse, pécheresse, mais assurément devenue membre importante de l'équipe de Jésus de Nazareth et peut-être sa compagne au sens biblique du terme, elle fut, semble-t-il, une évangéliste efficace. Ses représentations picturales la montrent de bien des façons, mais l'une d'elles est caractéristique dans les différentes phases de la Renaissance italienne. L'amateur d'art la voit qui tient sur ses genoux un crâne sur lequel elle a posé une main. De nombreuses lectures de cette scène ont été avancées. Le crâne indiquerait la futilité de la vie humaine. La main armerait un geste de protection ou de complicité, voire une trace de l'éternité de son repentir pour la vie antérieure de pécheresse qu'elle aurait vécue. À moins que ce crâne et la main qui le caresse indiquent qu'elle détiendrait à la fois le secret de la vie et le secret de la mort, lesquels elle conserverait pour elle seule, devenue à jamais gardienne d'une double espérance, celle du pardon et de l'immortalité. Manifestement active et tenace, elle évangélisa, dit-on, la Provence. Son tombeau se trouve dans la basilique Sainte-Marie-Madeleine à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, dans le Var. C'est une chose acquise, la France n'est pas « la fille aînée de l'Église » par hasard. Henri-Dominique Lacordaire n'y fut pas pour rien<sup>25</sup>.

24. *Ibid.*, p. 299.

25. Ses rois ont depuis Clovis été appelés les fils aînés de l'Église. C'est le révérend père Henri-Dominique Lacordaire qui mit la formule au féminin dans son *Discours sur la Vocation de la Nation française*, prononcé pour l'inauguration de l'ordre des Frères prêcheurs à la cathédrale Notre-Dame de Paris le 14 février 1841. Voici le passage: « Ce Dieu, Messieurs, c'était le Christ; ce roi, cette reine, cet évêque, cette victoire, c'était la nation franque, et la nation franque était la première nation catholique donnée par Dieu à Son Église. Ce n'est pas moi qui décerne cette louange magnifique à ma patrie; c'est la papauté, à qui il a plu, par justice, d'appeler nos rois les fils aînés de l'Église. De même que

À la fictive Fantine et à la mythique Marie-Madeleine peuvent s'adjoindre nombre de figures emblématiques, iconique comme Marianne, ou historique comme Jeanne d'Arc. Ces deux dernières sont cependant enveloppées d'une atmosphère guerrière permanente, celle-là quand elle emmène *La Liberté guidant le peuple* (Delacroix, 1830), celle-ci quand on sait son histoire, laquelle au XIX<sup>e</sup> siècle dépend grandement de l'historien romantique par excellence Jules Michelet. « Trahie et livrée<sup>26</sup> », moralement et physiquement torturée, « chaste et sainte<sup>27</sup> », l'héroïne martyre qu'il dépeint ne cesse de dire à la fois qu'elle continue à entendre « les voix » et qu'elle a foi dans son Roi et dans le peuple de France. L'historien résume sa « singulière originalité » en ces termes : elle ne cesse de faire assaut de « bon sens dans l'exaltation<sup>28</sup> ». Il cite également une question retorse d'un des interrogateurs, où la fille de l'Église de Lacordaire fait une entrée inattendue : « Les voix ne vous ont-elles pas appelée fille de Dieu, fille de l'Église, la fille au grand cœur ?<sup>29</sup> » Tout l'essai de Michelet tend à accuser les accusateurs religieux avec plus de force que les ennemis anglais (qui visent pourtant le même résultat). Durant qu'il écrit son *Jeanne d'Arc*, il sort la foi des mains de l'Église catholique et des persécutions innombrables chères à l'institution ecclésiale pour la convertir en foi révolutionnaire, en foi démocratique, en foi dans le progrès<sup>30</sup>. Marie-Madeleine et Jeanne d'Arc entrent dans le sociogramme de l'état de la France sous ces formes respectives : « pécheresse, mais sainte », « morte, mais sainte (laïque) ».

Dieu a dit à Son Fils de toute éternité : *Tu es Mon premier né*, la papauté a dit à la France : *Tu es ma fille aînée*. Elle a fait plus, s'il est possible ; afin d'exprimer plus énergiquement ce qu'elle pensait de nous, elle a créé un barbarisme sublime : elle a nommé la France le *Royaume christianissime*, – *Christianissimum regnum*. Ainsi, primogéniture dans la foi, excellence dans la foi, tels sont nos titres, telle était notre vocation » (disponible en ligne : [lacabalesta.it/biblioteca/Lacordaire/Discorsi/VocationDeLaNationFrancaise.html](http://lacabalesta.it/biblioteca/Lacordaire/Discorsi/VocationDeLaNationFrancaise.html), page consultée le 31 décembre 2022). Il est notable que la date choisie pour cette inauguration fut le 14 février, jour de la Saint-Valentin et de la fête des amoureux (depuis les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, d'abord en Grande-Bretagne, ensuite sur le continent). La fille aînée de l'Église serait-elle théologiquement parlant la maîtresse du Royaume christianissime ? Mieux vaut rester prudent et ne point se prononcer.

26. Jules Michelet, *Jeanne d'Arc* (1841). Nous citons d'après la réédition Hachette, 1853, p. 51 (disponible sur Gallica : [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3735914?rk=21459;2](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3735914?rk=21459;2)).

27. *Ibid.*, p. 99.

28. *Ibid.*, p. 62.

29. *Ibid.*, p. 96.

30. Voir sur ce sujet Oscar A. Haac, « La Révolution comme Religion : Jules Michelet », *Romantisme*, n° 50 (« Religions et religion »), 1985-1, p. 75-82.

*Colette Baudoche* joue un rôle pivot dans l'évolution du sociogramme ici envisagé. Après Sedan et la fin du Second Empire (1870-1871), avec l'avènement de la Troisième République, les troubles causés par le boulangisme et l'émergence du revanchisme, les choses changent. Maurice Barrès, héritier symbolique et spirituel de Jeanne d'Arc<sup>31</sup>, s'avère le chef de file d'un « nationalisme intégral » destiné à rassembler les conservateurs et les réactionnaires, et au-delà si possible. La « doctrine nationaliste » de Barrès, écrit Gérard Noiriel, « reprenait un grand nombre d'arguments déjà présents dans *La France juive*, mais en évitant les poncifs ridicules et les propos délirants de Drumont. Barrès défendait lui aussi le déterminisme de la race. À ses yeux, les Juifs n'étaient pas de vrais Français parce qu'ils n'étaient pas issus d'une longue hérédité dans le sol national<sup>32</sup>. » Cet antisémitisme ne désarmera guère au fil de l'histoire moderne de la France. Il n'est cependant pas activé dans *Colette Baudoche*, lequel roman oppose pourtant bel et bien un « nous » à des « autres », en l'occurrence les Français aux Allemands. Frédéric Asmus correspond parfaitement à ce portrait d'exclusion : « Tout étranger installé sur notre territoire alors même qu'il croit nous chérir hait naturellement la France éternelle, notre tradition qu'il ne possède pas, qu'il ne peut comprendre et qui constitue précisément la nationalité<sup>33</sup>. » Le congédiement dont il est l'objet par la pure Colette est inspiré par « le culte de la terre et des morts<sup>34</sup> », non sans une érotisation d'outre-tombe où l'écrivain, qui a congédié quelques pages auparavant son narrateur, flirte avec l'interdit : « Petite fille de mon pays, je n'ai même pas dit que tu fusses belle, et pourtant, si j'ai su être vrai, direct, plusieurs t'aimeront, je crois, à l'égal de celles qu'une aventure d'amour immortalisa<sup>35</sup> » (CB, 137). En attente de « résurrection » et de « réparation », l'expression « trépassés, mais vivants » offre son paradoxe au sociogramme guetté, au sein duquel Metz apparaît en ombres de signe comme la synecdoque généralisante de la France.

31. Il écrivit beaucoup sur elle et fut à l'origine de la proposition de loi destinée à promouvoir la création d'une fête nationale en son honneur (14 avril 1920).

32. Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Marseille, Agone, 2018, p. 468.

33. Maurice Barrès, *L'appel au soldat* (1900), cité par Gérard Noiriel, *ibid.*

34. Maurice Barrès, *La grande pitié des églises de France*, dans *L'œuvre de Maurice Barrès*, Paris, Plon, 1925-1930, t. VIII, p. 172, cité par Walter Benjamin (« L'écrivain français », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Folio. Essais », t. II, 2000, p. 376).

35. Sauf erreur, ces dernières phrases entraînent l'explicit vers *La Jérusalem délivrée* puisqu'il est question « de Clorinde et des fameuses guerrières » (CB, 137).



La victoire de 1918 était pour Barrès la réalisation d'un rêve. Le 18 novembre 1918, il participa au cérémonial de « la délivrance de Metz » et assista le lendemain au défilé des troupes et à l'entrée triomphale du maréchal Pétain. Trente-trois ans après la première édition de *Colette Baudoche*, dont il peut être tenu pour la réécriture, paraît *Le silence de la mer* de Vercors. L'action se passe en 1941. Un officier allemand, Werner von Ebrennac, s'installe dans une maison où vivent un vieil homme et sa nièce. Ces derniers font acte de résistance à leur manière ; ils passent leurs soirées avec lui dans le salon, mais ne lui adressent jamais la parole. Von Ebrennac s'en accommode et comprend. Tous les soirs, il soliloque. C'est un humaniste, qui aime l'art, la musique, la littérature. Il y a une part d'idéalisme chez lui, il aime la France et sa culture, il pense que les choses vont s'arranger. Quand il se retire le soir, il leur dit systématiquement : « Je vous souhaite une bonne nuit », n'imaginant pas que cette nuit peut aussi être pour ses hôtes une image de l'Occupation. Mais cet idéaliste apprend lors d'un court séjour à Paris ce qu'est le destin que ses supérieurs veulent réserver à la France, destin qui n'a rien de la réunion de la France et de l'Allemagne dont il rêvait. Désespéré par ce qu'il a appris et par sa propre naïveté, il annonce son départ pour le front de l'est, et l'on comprend qu'il va délibérément y chercher une fin tragique. Lors d'une dernière soirée, le vieil homme et sa nièce lui diront enfin quelque chose. Lui, lui dira « Entrez, monsieur<sup>36</sup> », et le mot « monsieur » montre qu'il ne le tient plus pour un soldat ni un ennemi. Quant à elle, elle lui dit « Adieu<sup>37</sup> », mot qui sonne comme une marque d'estime, d'émotion et de compassion offerte au milieu d'un monde gouverné par la violence et la folie. Le silence des deux Français est d'évidence leur manière de résister à l'envahisseur. Reportée sur la France, la tension sociogrammatique que capte la nouvelle peut se résumer comme suit : « Traumatisée, mais digne »<sup>38</sup>. Trois années plus tard, la contention passe de la contrainte abstraite à la joie concrète. S'imposent en effet Charles de Gaulle et les mots célèbres qu'il prononça à l'Hôtel de Ville de Paris, le 25 août 1944, peu après

36. Vercors, *Le silence de la mer* (1941), Paris, Livre de poche, 1971, p. 64.

37. *Ibid.*, p. 76.

38. Le conflictuel pourrait s'exprimer ainsi : « Occupée, mais digne », à ceci près que l'Occupation est vécue comme un trauma collectif et individuel majeur. Le silence du vieillard et de sa nièce est aussi une marque de résistance psychologique et physique.

la libération de la capitale, dont le nom joue ici comme d'habitude un rôle de synecdoque généralisante (« Paris », c'est-à-dire la France). Innervée par les répétitions (« Paris » cinq fois, « libéré » trois fois, « France » six fois), par la cadence rythmique, par un ton où le lyrisme flirte avec l'épique, par la rime interne en « é », par la gradation qualitative « tout entière [...] qui se bat [...], la seule [...], la vraie [...], éternelle », la séquence est célèbre : « Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle<sup>39</sup>. » Le cœur du sociogramme résonne ici pour une première fois : « Martyrisée, mais éternelle ».

---

Les années 1945-1975, qui suivront ce moment d'enthousiasme gaullois, seront marquées par une révolution à la fois discrète et efficace à laquelle Jean Fourastié donna le titre bien connu « Les Trente Glorieuses »<sup>40</sup>. Passage à la société de consommation, croissance forte, progrès multiples (dans les domaines de la technique et des technologies, des communications, des mœurs, de la gestion économique et des ressources, de la production industrielle, de l'accès à la culture, de l'enseignement, etc.), plein emploi, natalité en forte hausse, croissance démographique, premiers élans vers l'émergence d'une grande entité européenne, etc. L'expression de Jean Fourastié laissait cependant de côté divers événements ou problèmes délicats. La guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie sont accablantes. La révolte étudiante de 1968 et ses conséquences attestent une fracture générationnelle violente, une crise culturelle, morale et intellectuelle d'envergure. Les crises pétrolières au début des années 1970 signifient que la fête est finie. Des questions sociales majeures sont depuis trop longtemps mises sous le tapis, dont, au premier chef, celle de la condition des femmes,

39. Discours de l'Hôtel de Ville de Paris, 25 août 1944 (disponible en ligne : [charles-de-gaulle.org/wp-content/uploads/2017/03/Discours-de-lHotel-de-Ville-de-Paris.pdf](https://www.charles-de-gaulle.org/wp-content/uploads/2017/03/Discours-de-lHotel-de-Ville-de-Paris.pdf), page consultée le 31 décembre 2022).

40. Voir Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses, ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris, Fayard, 1979, et Céline Pessis, Sezin Topçu et Christophe Bonneuil (dir.), *Une autre histoire des « Trente Glorieuses ». Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, Paris, la Découverte, « Cahiers libres », 2013.

déclassées par les effets d'un masculinisme qui puise ses racines très loin dans le passé et dont la fin n'est alors pas pour demain. Le tableau pourrait être étoffé très largement, mais ceci suffira pour suggérer que le sociogramme de l'état de la France a du plomb dans l'aile. Le slogan politique le plus largement diffusé ressemble à un extrait de sketch : « En France, on n'a pas de pétrole, mais on a des idées »<sup>41</sup>. Sous sa forme sociogrammatique, il se réduit à « des idées, mais pas d'énergie ».

Le plus intéressant, sur le plan sociogrammatique, est d'observer la contradiction selon laquelle la France est « décadente, mais pas par sa faute » dans la récurrence énorme du thème du déclin, véritable objet de fascination servant de levier pour créer de l'angoisse et, par réaction traumatique anticipée, pour en appeler à des retours musclés à l'ordre, à la violence sociale, à l'exclusion<sup>42</sup>. Dans les médias populaires, ce déclinisme a trouvé ses hérauts politiques, autrefois chez Édouard Drumont, à présent chez Éric Zemmour, et en littérature chez des écrivains comme Barrès hier et comme Renaud Camus aujourd'hui. Ce dernier est connu pour ce que la presse appelle généralement

41. Pour une analyse de cette formule, voir Sylvain David et Pierre Popovic, « Présentation. Il n'y a pas de fumée sans feu », *Études françaises*, vol. 47, n° 1 (« Les exceptions françaises [1958-1981] »), 2011, p. 5-14.

42. En 1972 est fondé le parti du Front National. Jean-Marie Le Pen en est le président. Il sera cinq fois candidat aux élections présidentielles, et la cinquième, en 2002, sera cataclysmique. Jacques Chirac obtient 19,88 % des suffrages exprimés, tandis que le leader d'extrême droite recueille 16,86 %, ce qui lui permet d'accéder au deuxième tour en devançant Lionel Jospin (16,18 % des voix). Vingt ans plus tard, en 2022, sa fille aînée, Marine, est pour la deuxième fois au deuxième tour des présidentielles face à Emmanuel Macron. Aux législatives qui suivent, elle conduit quatre-vingt-neuf députés à l'Assemblée nationale. Ces dates et ces chiffres invitent immédiatement à penser que les discours du Front puis du Rassemblement National ont été truffés de déclarations sur l'état de la France depuis longtemps et avec constance et, par suite, que nombre de représentations ainsi déployées sont entrées dans le sociogramme ici considéré. Qui ne se souvient par exemple de la mainmise sur la fête de Jeanne d'Arc par Jean-Marie Le Pen, lequel s'est approprié la sainte héroïne en tant que défenseuse hors pair de la nation dans sa plus haute « pureté ». Le même a créé un petit parti intitulé les « Comités Jeanne ». Marine Le Pen a sans doute un rien débarbouillé la rhétorique haineuse de son père (lequel tenait et tient sans doute toujours « les chambres à gaz [pour] un détail de l'histoire »), mais son fonds de commerce reste parfaitement le même, avec une fixation systématique sur l'immigration. – La famille Le Pen n'est pas seule à occuper ce terrain. Outre de nombreux adhérents et supporters, y compris chez les jeunes, l'extrême droite comporte un nombre considérable de petits groupes convaincus du fait que la France va être dévorée par des hordes de migrants de toutes les origines et espèces.

«la théorie du grand remplacement», dont Michel Houellebecq tira cyniquement grand profit dans son roman *Soumission* (Flammarion, 2015). Cette «théorie» n'en est pas une au sens intellectuel du terme. Ce n'est qu'un prurit d'idéologie baxtérivée sur un récit intentionnellement anxiogène. Le pays serait en train de péricliter et ses habitants de souche de disparaître. De plus en plus infestée par des masses d'étrangers (le «péril migratoire» a remplacé le «péril jaune» de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle), la population issue de Clovis et de Sainte-Geneviève va peu à peu être remplacée par de mauvaises gens «qui viennent bouffer le pain des Français<sup>43</sup>». Éric Zemmour reconduit et amplifie ce sectarisme, affirmant que les élites du pays sont complices de la déroute annoncée tandis que le peuple, lui, n'est pas encore conscient de ce qui va lui arriver. C'est ce qu'il appelle *Le suicide français* (Albin Michel, 2014). Créant à l'envi des objets de fascination enrobés d'une rationalité dévoyée (statistiques approximatives ou lues de travers, *fake news* et faits divers élevés au rang de vérités immarcescibles, insinuations multiples sur les modes du «yaka» et du «c'est tout vu», etc.), il reproduit tous les éléments d'une déterritorialisation typique : opposition systématique entre «eux» et «nous», mépris des immigrés («ce ne sont que des voleurs et des nuisances», «ils sont la cause de toutes les plaies sociales du pays, déficits, hôpitaux, drogue», etc.), virilisme de comptoir et disparition d'un sexe («on n'a plus les femmes qu'on avait»), décadence de la jeunesse («ils ne connaissent plus rien»), racisme à ciel ouvert (Zemmour a été condamné deux fois pour cela), inversions idéologiques typiques («c'est "nous" qui serons colonisés, voire qui le sommes déjà»), etc. Émotion dominante ? La peur. Mais le pays «n'a pas dit son dernier mot», affirme le titre d'un essai récent<sup>44</sup>. La seule solution ? Une révolution conservatrice, nationaliste et autoritariste. Sans quoi, dit le prophète, ce sera la disparition définitive. Mais ça presse. Le pays est déjà envahi et gangrené par des forces néfastes. Il faut bouter l'étranger dehors, revenir aux vraies valeurs, alors le pays retrouvera la destinée pour laquelle il a été créé. Bien entendu, un homme fort ou une femme forte pourrait prendre les choses en main.

---

43. J'emprunte cette ironie à Fernand Raynaud et à son sketch «Le douanier».

44. Éric Zemmour, *La France n'a pas dit son dernier mot*, Paris, Rubempre, 2021.

Un peu d'esprit de Sévigné allégera la finale de ce parcours. De Cambronne à Barrès, puis de Barrès à Zemmour, peut être mis en évidence le plus étonnant, le plus surprenant, le plus merveilleux, le plus miraculeux, le plus triomphant, le plus étourdissant, le plus inouï, le plus singulier, le plus extraordinaire, le plus incroyable, le plus imprévu, le plus grand, le plus petit, le plus rare, le plus commun, le plus éclatant, le plus secret jusqu'aujourd'hui, le plus brillant, le plus digne d'envie, le plus étourdissant sociogramme qui se puisse trouver. Respectant au plus près la démarche de Claude Duchet, cette étude met en évidence un sociogramme qui n'est autre que celui de *l'état de la France* tel qu'il se présente dans une période allant de la Révolution de 1789 à nos jours. « Anéantie, mais victorieuse » (Waterloo revu par Hugo); « parfaite, mais assassinée » et « fille-mère et prostituée, mais au paradis » (Fantine); « pécheresse, mais sainte » (Marie-Madeleine); « hérétique, mais sainte (laïque) » (Jeanne d'Arc); « occupée, mais vaillante » (Metz); « trépassés, mais vivants » (*Colette Baudouche*); « traumatisée, mais digne » (la nièce du *Silence de la mer*); « brisée, martyrisée, mais libérée » (de Gaulle); « débordante d'idées, mais sans énergie » (1976, sous Giscard d'Estaing); « exceptionnelle, mais bientôt remplacée » (Renaud Camus, Zemmour). Ces multiples capsules oxymoriques – qui devraient être raffinées, cela va de soi – gravitent autour de ce noyau central: « Vaincue, mais éternelle ». Un tel sociogramme est globalement conservateur et inquiétant. Il faut néanmoins noter que le moral de la nation n'est pas totalement atteint. Astérix et Obélix sont là, « occupés, mais résistant » « encore et toujours à l'invasisseur », et la France a gagné la coupe du monde de football deux fois, en 1998 et en 2018. En 1998, le *New York Times* mit en première page une petite phrase perfide disant que la France avait enfin gagné quelque chose. En 2018, le président de la République française surjoua si bien la joie d'une victoire qui n'était pas la sienne que tout le monde le trouva et se sentit un tantinet ridicule.